

*Grèce: chronique d'une  
guerre blanche*

suivi de

*Le piano ailé*



**Nikos Precas**

D'ici la Grèce se donne autrement. De la France où je vis, où les choses de ce monde fonctionnent encore, la Grèce n'apparaît pas vraiment.

Depuis ce mois de juin 2015 les relations entre l'Union Européenne, le FMI et la Grèce ne cessent de se tendre. La pente s'accroît, la chute s'accélère. L'annonce du référendum du 5 juillet sonne comme une explosion soudaine. Les deux camps ne semblent plus maîtres des événements. Comme si l'histoire pouvait se passer des protagonistes. Comme si elle n'avait plus besoin des soldats pour cette nouvelle guerre. Comme si elle semblait n'avoir besoin que des victimes.

Je lis les résultats du référendum sans les comprendre. Je ne comprenais pas non plus la question posée à laquelle il fallait répondre par oui ou non. Les lendemains d'actions obscures sont difficiles. Dès lundi 6 juillet, le mouvement devient nerveux. Les ruptures font peur. Le bal des hommes en costumes (même les femmes sont des hommes) a quelque chose de forcé. Les sourires se glacent. Les poignées de mains s'électrifient.

Puis les banques ferment. Le sang ne coule plus. Le cœur sent la caresse de la panique. Dès cet instant l'invisible devient réel. L'incompréhensible langage économique qui parlait de dette, de finance, de TVA, d'assiette fiscale, de recettes, de dérapage des dépenses, d'euros, ou de drachmes..., devient concret. Il peut se dire en un seul mot, argent. Plus d'argent, plus de vie.

La perfusion bancaire s'installe. Le peuple grec se rue vers les temples de l'argent pour avoir, encore, le droit de vivre. Je regarde les images des Grecs qui se bousculent devant les banques en même temps que je prépare ma valise pour aller en Grèce voir ma famille. On me conseille de prendre du liquide, ce que je fais.

La nuit avant le départ, je ne trouve pas le sommeil. Je vois des scènes de chaos, des bagarres, des tueries et du sang se répandre dans les rues. Je vois des Grecs sanguinaires, errant comme des bêtes affamées à la recherche du moindre euro. Je me vois pourchassé serrant ma liasse de billets dans la main. En me préparant le matin, je décide de mettre les billets dans mes poches au cas où on m'arracherait le sac. Je trouve une chemise large et longue pour cacher mes poches de pantalon dont la boursoufflure pourrait signaler l'existence de l'argent.

Dans le Métro d'Athènes qui me conduit de l'aéroport au Pirée, le calme me frappe. Une quiétude règne. Les gens sont paisibles. C'est l'heure de sortie du travail. Le Métro est bondé. Je me laisse porter par la douceur anonyme de la grande ville et j'enlève ma main des billets pliés dans la poche de pantalon. En marchant, juste avant d'arriver chez ma mère, je respire cette étrange impression de surprise. L'écroulement des peurs me fait presque rire.

Ici, le chaos ne se voit pas. Ici, l'effondrement est propre, ne fait pas de bruit, ne laisse pas derrière lui de ruines nauséabondes.

Je pousse la porte de la maison qui m'a vu naître et la Grèce se montre de l'intérieur.

Rapidement ma mère me parle de la situation du pays et de la sienne. Elle ne peut plus toucher sa retraite. Les gens font la queue devant les banques. Les retraités s'épuisent dans les files d'attente interminables. Elle a eu toutes les peines du monde pour se procurer les médicaments dont elle a besoin. Elle a réussi grâce à mon frère. Sans la famille ici, personne ne survivrait.

- Qu'est-ce qu'on va devenir? Dit-elle et son regard est vide. Un regard qui ne voit plus d'avenir.

La maison est comme avant. Rien ne manque et pourtant plus rien n'est pareil. Les choses autour paraissent suspendues au-dessus d'un gouffre

menaçant. Une détérioration invisible les frappe. Les Grecs n'entrent plus en rapport avec leur quotidien. Le réel devient une fiction. Couché sur le lit de la chambre je le vois.

La télévision dans le salon est allumée et ne diffuse que le déroulement des négociations entre les Grecs et les créanciers. Entre ceux qui n'ont plus d'argent et ceux qui veulent récupérer leur argent. Partout dans les maisons, dans les cafés, dans les bureaux tout le monde regarde cette arène où défilent des gens bien habillés. Le sort des gens se joue ailleurs, proprement, avec le sourire. Le destin ici devient une image, un fleuve d'images qui dit ce dont demain sera fait.

Je vais voir mes neveux. Ils sont là à suivre les événements, spectateurs prisonniers d'une émission de télé qu'est devenue leur vie. Je plonge avec eux dans le combat. Nous essayons de comprendre, de prendre un chemin qui conduit vers un peu de lumière. Peine perdue. Nous nous enfonçons dans l'incompréhension et une nausée tenace nous envahit. Je suis attiré par leur regard, quelque chose d'éteint le colore bizarrement. Ma nièce se tient à côté de moi, son mari et son frère regardent la grande télé.

- Regarde tonton... Elle me montre sa fille de deux ans et demi.

- Dans quel pays va-t-elle grandir? Qu'est-ce qu'on a fait pour en arriver là?

Je ne sais pas quoi lui dire. Je regarde la petite qui joue avec d'innombrables jouets, vestiges d'une autre époque. Je regarde leur appartement débordant de confort et de gadgets divers et je me dis que la terre grecque n'en peut plus de la surconsommation que la marchandisation du monde a imposé à ce peuple qui s'est laissé (comme tant d'autres) prendre par les sirènes de la possession.

Nous mangeons à la dérobée pour ne pas perdre la dernière nouvelle, la dernière déclaration. Mon neveu sort acheter du tabac. A son retour il me dit.

- On dirait un match. Dans le kiosque qui vend des cigarettes, le marchand regardait les événements sur une petite télé. Je lui dis... Alors, où on en est... J'aurais pu lui demander, qui est-ce qui gagne...?

Au milieu d'un silence lourd, à tour de rôle, mes neveux interviennent pour lire quelque chose qu'ils ont trouvé grâce à leurs portables. Nous sommes plongés dans une surinformation en attendant la fin de la réunion ou le début de la prochaine rencontre. Je sens des chaînes invisibles plus puissantes que toutes les autres chaînes d'avant. L'information devient la seule source de vie. De là seulement peut venir un peu d'air. De là peut venir la victoire ou la défaite. De là vient la lente destruction.

Durant un moment hors de l'emprise informationnelle, je m'assois à côté de mon neveu. Je pose ma main sur son épaule.

- Comment tu vas ? Il ne me regarde pas. Les yeux sont ailleurs.
- Je n'ai plus de goût à rien... Je suis désespéré. Ses mots me frappent.

La douceur de sa voix accentue leur force. Je suis touché par la puissance et la sobriété de cette parole. Une dévastation intérieure se donne à voir. Ce jeune homme de 35ans ne semble plus s'accrocher à une existence.

- Ça fait trois mois que je ne suis pas payé. Je risque de perdre mon appartement car je ne pourrai plus rembourser mon prêt. De toute façon appartement ou pas, quelle importance... Tu sais, c'est notre faute aussi. Nous nous sommes tous arrangés profitant d'un pays de corruption et de clientélisme. Tous ce qu'on regarde à la télé ne sert à

rien. Le mal est plus profond. Regarde-les... Est-ce que ces gens peuvent nous sauver ?

Il rit timidement. On ne rit plus beaucoup par ici.

Tard dans la soirée, alors que le match continue toujours, j'ai mon frère au téléphone.

- J'aurais aimé que nous soyons en guerre, me dit-il. Une vraie guerre avec des armes et des ennemis. Une guerre comme avant. Je me retrouverais dans un camp et ceux d'en face seraient mes ennemis. Puis il y aurait bataille, du sang, des morts et des blessés. Il y aurait victoire ou défaite. Même mort je serais heureux, alors que maintenant, vivant, je me sens mort.

Ne trouvant pas le sommeil je sors. Il est plus de trois heures du matin et les premières personnes arrivent pour faire la queue devant les banques. Elles sont silencieuses, quelque chose en elles n'est plus. Je me pose sur un banc sur la place de l'église. L'été est dominateur. La chaleur ne faiblit pas.

C'est une guerre que nous vivons ici. Une nouvelle guerre, la pire de toutes les guerres. C'est une guerre blanche. Une guerre sans taches où les combats se font en costumes, dans des salles de réunions. Des batailles d'experts qui se battent avec des chiffres et du jargon que personne ne comprend mais que tout le monde subit, se déroulent loin des gens. Une guerre sans ennemis, seulement des soldats au service des tendances obscures qui dominant ou sont dominés. Des soldats qui ne sont pour rien dans les actes guerriers. Ils obéissent à la technique qui juge de manière impersonnelle qui doit faire partie du bon côté ou pas. Une guerre qui ne tue pas. Une guerre où les victimes ne gisent pas mortes sur les champs de bataille. Une guerre où les hommes et les femmes sont privés de leur humanité. Une déshumanisation qui réduit le vivant à des

concepts, à des cases, à des tableaux et des chiffres. Une guerre du vide qui vide la vie des battements du cœur pour mettre à la place un euro.

Sans euro la vie n'est plus. Les Grecs sont devenus de l'argent. Les autres sont devenus de l'argent aussi.

Autour de moi les rues sont propres, la Grèce n'est pas en ruines. La guerre blanche laisse place nette. Les combats n'ont lieu qu'à la télé. Le quotidien plante son relief habituel, mais il n'est plus en contact avec la réalité. La ville ressemble à un décor abandonné où déambulent des acteurs sans rôle.

La guerre blanche est sans issue. Elle est totale. Nulle part où aller. Le monde entier est pris par une force qui nous vide de notre être, sans possibilité d'accéder au vivant. Cette guerre ne tue pas, elle efface.

*Un Grec vivant en France*

**Nikos Precas**

# *Piano ailé*

Je pédale depuis longtemps dans l'hiver.

Mon vélo se fatigue à tracer un sillon anonyme dans les rues de Paris. Je tracte derrière moi ma maison, seul foyer qui réchauffe encore le cœur. Une longue barre de fer relie le vélo à un grand piano noir qui me suit partout. Entre le vélo et le piano se dessine le périmètre de mon domicile, entre les sons des roues sur les routes parisiennes et les sons du piano, la mélodie d'une vie autrement se donne à entendre.

Je ne me souviens plus depuis quand je pédale, ni depuis quand je joue du piano à chaque pause. Je ne me souviens plus depuis quand ce Paris là est devenu étrange pour moi : force sombre qui me poussait vers les bords de mon être. Mais un jour, je ne me suis plus reconnu, entassé dans le Métro allant vers un bureau pour une vie impossible. Le vieux vélo m'a tendu les bras m'indiquant la possibilité du chemin qui n'était pas tracé par les nombres. Le vieux piano s'est approché de moi et mes doigts se sont souvenus de la musique du temps.

Depuis, dans l'hiver qui engloutit Paris, malgré les artifices de plus en plus nombreux, je parcours les rues et lorsqu'un lieu me fait signe, je me pose et je joue.

Au début, ma musique était plaisante aux oreilles des autres.

Ils s'approchaient du piano se tenant là et pas là, les mains dans les poches, le cœur perdu dans l'encombrement des réseaux qui remplacent les veines et laissaient timidement leurs corps caresser les notes. Mais au bout d'un moment, les notes du piano noir ne semblaient plus leur être familières. D'étranges sonorités crispaient leurs visages qui cherchaient des mélodies standards auxquelles ils étaient habitués. Agacés par tant de complexité inutile, effrayés par tant d'inconnu, ils s'en allaient retrouver leurs terriers nauséabonds mais rassurants. Ils s'en allaient avec la conviction que leurs trous remplis d'habitudes numérisables représentaient le plus haut degré de civilisation humaine.



Au fil du temps, les notes du piano noir s'étrangeaient dès l'entame de la mélodie et les doigts rendus sauvages par le chemin sans but, parcouraient les touches suivant les battements du cœur.

Je m'arrêtais là où une ouverture se donnait à vivre.

Pris par une résonance forte entre le lieu, la lumière, l'air, les bruits, la vitesse et mon souffle, je jouais. J'avais de moins en moins la sensation d'un acte volontaire de jouer. La musique se donnait en elle-même, prise par le foisonnement du moment, par les multiples rapports qui se cristallisaient, pour un instant, dans une note et les doigts savaient accueillir.

Ces mélodies du silence, de l'abandon dans l'éphémère beauté du vivant, effrayaient de plus en plus les autres.

Partout où le piano noir se mettait en œuvre la désapprobation était immédiate, la fuite inéluctable et le recouvrement de la différence total.

Les lumières faciles, les images plates, les projets de vie alourdis par l'outillage, le confort de surface, avaient décoloré le sang et la fadeur du vivre moderne fourvoyait les existences pâles.

La solitude, progressivement, est devenue un habit, le vélo conséquence du déploiement et le piano cercueil d'illusions d'un monde des cases et de technique dévorante.

Je pédale toujours pour sauvegarder la possibilité d'un autre chemin. Je joue pour nourrir la mémoire qui ploie sous tant de brillance inhumaine.

Personne n'écoute les harmonies qui tressent, malgré tout, les lianes d'une première humanité. Pourtant, à chaque note enfantée, l'ultime battement du cœur est porté jusqu'à l'approche du réel.

J'arrive, dans cette grise matinée froide, près du Bataclan. Les grincements du vélo errant, les cliquetis du piano vagabond précèdent mon arrivée.

Tel je me pose à proximité des corps sans vie qui ne semblent pas comprendre.

Pêle-mêle assassins et victimes fondent la société du souffle froid, là où les différences ne se savent plus.

Seule plane au-dessus du silence l'incompréhension. L'horreur de l'acte fait naître, encore une fois, dans le long sillon ensanglanté de l'histoire des hommes, la perte du cœur qui se détourne de la lumière.

Prendre l'amas des chairs amies dans les bras je voudrais, mais le seuil de la mort m'en empêche.

Ici, de l'inanimé se déploie la plus haute expression du vivant et par ondes invisibles nous percutent. La vague de vie nourrie par la mort, nous dépose sur le tendre des lèvres qui disent l'amour.

Du grand cercueil qu'est devenu Paris, le piano appelle et la musique devient nécessité.

Voici les doigts qui transpercent l'engourdissement et de nulle part font jaillir des étincelles. Lumières musicales qui se mélangent au sang éparpillé, sillonnent parmi ceux qui sont là et installent le rituel de la grande douleur.

Les notes appellent le sang. Le vaste se touche et l'ouverture devient familière.

Les autres autour du piano se serrent et portent les notes au diapason de leur être. Les mélodies du vieux piano noir disent l'absurde conséquence de la perte humaine.

Les fous de dieu, avec leurs macabres instruments, ont joué toute la nuit des partitions mortelles. Ils sont parmi les victimes de leur folie et les notes du grand chemin se demandent comment l'amour peut faire tant de ravage?

Quels sont, mon frère, nos démons qui nous font inlassablement tomber dans la vaste pourriture?

D'où vient cette peur de l'autre qui ne nous ressemble pas?

Cette peur qui nourrit la folie du nivellement, de la méconnaissance, de l'irréversible oubli et de l'extermination, comment se niche-t-elle au plus profond de nous?

Quelle est cette ultime ignorance qui se vit comme certitude ou comme divine légitimité?

Comment le tendre du doute peut-il subsister devant de tels monstres?

Comment la force du questionnement peut-elle survivre dans le monde du mesurable, ou dans le monde des croyances sanguinaires?

Le chaud des cœurs fissurés anime les doigts qui continuent à dire le grand récit par de là les frontières, les impasses religieuses, les vies plastifiées des temps modernes. Ils rendent audible le chant de la force inépuisable de l'être humain qui cherche une place entre ciel et terre, qui malgré tout, sait toujours au fond de lui, entièrement Etre.

Entourés de tous nos morts, pris par la sidérale absence, encerclés des forces contraires, prisonniers des sirènes de la grande technicité, menacés par d'obscures tendances de dominations et d'instauration du royaume de la peur, nous nous reconnaissons dans les notes du vieux piano et la musique nous dépose dans l'appartenance de la grande confluence.

Le silence se donne dans le sonore et l'épaisseur de l'espace se côtoie dans la parole qui se murmure pour ne pas troubler les contours du mystère:

Nous oublierons encore  
nous vous trahirons encore  
mais nous reviendrons  
nous recueillir  
auprès de la mémoire de votre mort.  
Grâce à la douleur  
nous sommes vivants.  
Grâce à la compassion  
nous sommes humains.  
Grâce à l'amour  
nous touchons le grand.

*À Mathieu Giroud assassiné au Bataclan, avec tant d'autres,*

*le 13/11/2015.*

**Nikos Precas**